

ALLGEMEINER
L I T T E R A R I S C H E R
A N Z E I G E R,

ODER:

ANNALN DER GESAMMTEN LITTERATUR FÜR DIE GESCHWINDE
BEKANNTMACHUNG VERSCHIEDENER NACHRICHTEN AUS DEM
GEBIETE DER GELEHRSAMKEIT UND KUNST.

VIERTER BAND.

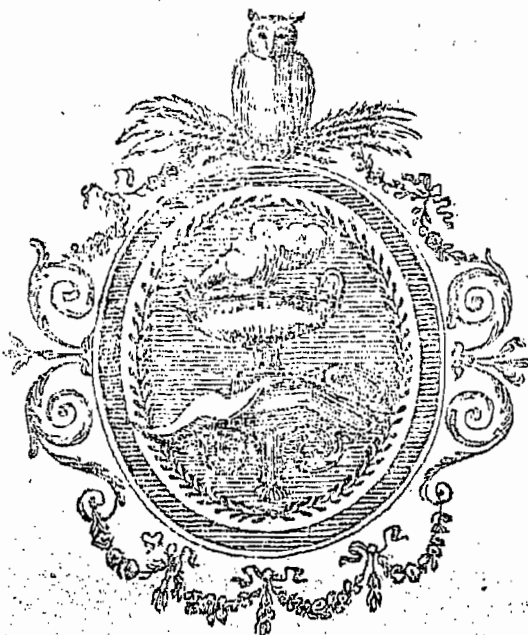
ENTHALTEND DIE MONATE JANUAR BIS DECEMBER 1799.

ODER:

304 ORDENTLICHE NUMMERN UND 55 BEILAGEN.

LEIPZIG,
BEI ROCH UND WEIGEL,
UND
IN DER KURFÜRSTLICH-SÄCHSISCHEN ZEITUNGS-EXPEDITION.

ALLGE
LITTERA
ANZEI



MEINER
RISCHER
GER.

Montags, am

30. September 1799.

Korrespondenz Nachrichten.

*Aus dem Briefe eines alten Politikers, vom 30. Juny 1799 *).*

Il est bien étonnant, mon bon et cher ami, à quel degré de hauteur l'abus du pouvoir arbitraire se pousse aujourd'hui en Russie. Dans un tems, où chaque Gouvernement devoit s'efforcer à diminuer, tant que cela lui soit possible, le nombre des mécontents, pour s'assurer la durée de son existence —, l'on s'y efforce tout au contraire à le multiplier presque à l'infini. — Ce que l'inquisition des Jacobins sacrés étoit jadis en Espagne n'est qu'une foible représentation de l'Inquisition Russe de nos jours, où l'on ose prétendre à pouvoir éteindre comme d'un seul coup et à l'exemple du Calife Omar, toute la lumière, même les moindres étincelles, de la Vérité, se servant de moyens inouis pour empêcher toute communication, même la plus bornée, des idées, contraires à son système, à son but. — Ce n'est pas assés, que la Censure exécute tyranniquement les Ordres d'obscurcissement général; les satellites soudotés de police épient jusqu'aux sentimens les plus cachés de chaque individu, qui leur paroit suspect à cause de son esprit tant soit peu éclairé. Ni les discours familiers ou les lettres de ces infortunés, ni leurs porte-feuilles et manuscrits, n'y sont ménagés; partout des espions, partout des archers pour fouiller dans les secrets des particuliers, partout chasse, partout contrainte, nulle part un asyle contre cette persécution. —

Mon Dieu! est-il possible, que cela puisse continuer? — Il n'est impossible de le croire. Tout cela ne fait qu'augmenter le mécontentement. Les mécontents, en soupirant après la liberté, désirent sans doute très-ardemment une révolution du Gouvernement, un changement des

choses, — y visent de tout leur possible, en dépit de tous les efforts imaginables, les plus raffinés, ouverts ou cachés, du gouvernement actuel. — S'il n'est point à douter, que presque chaque homme, doué du talent d'un esprit raisonnant, se trouve dans le Centre au moins d'un Cercle des hommes, qui se laissent mener par son instruction, qui adoptent ses principes, sur qui il possède le pouvoir d'une certaine influence directrice: il est donc facile à comprendre, que ces divers Cercles sont autant plus vastes, que l'esprit directeur, établi dans leur centre, est plus éclairé. — Mais outre cette classe assés nombreuse des mécontents, esprits éclairés et dominans, il y en a encore une autre classe non moins nombreuse, dont le mécontentement n'est excité que par la défense extrêmement sévère d'un habillement à la mode. Comme si les professeurs du Régicides, ces théologiens bannis jadis de la France (sous Henri IV.), du Portugal, de l'Espagne etc. avoient été habillés à la mode. — O que de faux pas! que des méprises! — En attendant voilà la disposition la plus favorable aux Révolutions. —

Le gros de la nation, accoutumé à obéir aveuglement, ne se soucie certes point de ceux, qui le gouvernent. Il obéit aussi promptement à celui, qui s'est emparé du Sceptre, qu'il a auparavant obéi à celui, à qui on est venu de l'arracher. L'histoire des Russes nous offre maint exemple autant instructif que frappant de cette souplesse ou indolence. — Et même si cette attente manquoit; si l'abrutissement de toutes les nations de la monarchie Russe, de chaque individu, réussissoit selon les vœux et le dessein de son gouvernement actuel; si toutes les provinces de cette domination énormément dilatée étoient enfin mises dans le même état, où se trouvent tant de provinces dégradées et rendues incultes, tant physiquement que moralement, par

*) Wir müssen es den kenden Politikern überlassen, ein kompetentes Urtheil über die hier gemachten Bemerkungen des Briefstellers zu fällen. d. Redakt.

L'extrême despotisme des Califes, des Sultans, des Enirs etc. en Asie et en Afrique: quel avantage en tirera donc le Gouvernement Russien? — Il y en a environ quarante ans, que J. J. Rousseau dit (dans son excellent ouvrage Du Contract Social, à la fin du VIII. Chap. du II. Livre): „L'Empire de Russie voudra subjuguier l'Europe, — et sera subjugué lui-même. Les Tartares, ses sujets ou ses voisins, deviendront ses maîtres et les nôtres. Cette révolution me parott infallible. Tous les Rois de l'Europe travaillent de concert à l'accélérer.“ —

Encore une remarque: puisqu'il s'agit d'un objet de la première importance. Croës-vous donc, mon sage ami, que l'introduction des armées Russiennes dans des païs plus civilisés et plus éclairés de l'Europe, dans les païs destinés à être conquis par elles, n'occasionnera point des effets rien moins que désirés dans le Cabinet de Petersbourg? Les Soldats Russiens, au moins leurs Officiers, en partie disposés à recevoir assés docilement des idées analogues à l'esprit du tems, ne retourneront sûrement point dans leur patrie sans une révolution effectuée dans leurs têtes. La Communication, même la familiarité, entre eux et les hommes éclaircis sur les droits d'hommes, sur les devoirs des Gouvernemens, sur les principes de la liberté civile, ne pourra point être empêchée. — Les dispositions dans l'intérieur, détaillées ci-dessus, et ces changemens dans l'esprit des Rétournans, dont je viens de parler, ne promettent sûrement pas un avenir conforme aux vœux des Amateurs, Promoteurs, Tuteurs, de ténèbres. —

Schreiben aus Cassel, vom 1. September 1799.

Bekanntlich existirte vor mehreren Jahren zu Offenbach, bei Frankfurt am Mayn, ein gewisser Baron Frank, der durch seine Orientalische Pracht, durch seine schwärmerischen Reden, durch seine mystischen Konnexionen, durch die Unterhaltung eines eigenen Militärs, und durch ähnliche Auszeichnungen allgemeine Aufmerksamkeit erregte. Er starb mit Hinterlassung einer Tochter, und nach seinem Tode hörte mit den auswärtigen Geld-Zuflüssen auch die Pracht auf. Seit kurzem ist aber alles wieder im hellsten Glanze erwacht. — Das Gefolge hat sich nun von den verschiedenen PrivatHäusern, wo es durch Industrie sich unterhalten mußte, wieder zu dem Fräulein von Frank begeben. Diese läßt sich wieder, wie zuvor, Prinzessin und Durchlaucht tituliren, fährt in prächtigen Equipagen daher, besucht in Pomp den Katholischen Gottesdienst, hält in Gold und Silber gediegene Laquais, Heiducken, Jäger und Laufer, die mit allen möglichen Arten von Waffen, selbst bei der kleinsten Spazierfahrt, angethan sind. Das Kostuum der Kleidung ist halb Ungarisch, halb Polnisch. Die LeibWache wird von neuem exercirt, hält strenge Disciplin, und bildet, so zu sagen, *statum in statu*. Woher diese großen Geld-Zuflüsse mit einem Male gekommen, ist nicht bekannt.

Des Dichters Gottfr. Aug. Bürger's dritte HeirathsGeschichte, aus einem eigenhändigen Briefe desselben. Mitgetheilt von Wd. in L.

Gieboldehausen, den 22. April 1790.

„ — — Ich muß dir, wie wohl für jetzt nur kurz, sagen, daß mir ein junges zwanzigjähriges sehr hübsches an Geist und Charakter vortreffliches SchwabenMädchen, nicht ohne Vermögen, und überdieß mit sehr wahrscheinlichen Aussichten zu ansehnlichen Erbschaften, einen Ring an den Finger praktikirt hat. Das Mägdlein heißt Maria Christiane Elisabeth Hahn, und wohnt in Stuttgart, von wannen ich sie künftigen Michaelis heimholen werde. Diese ganze HeirathsGeschichte ist so romanhaft und originell, daß sie gewiß seit Adam die erste in ihrer Art ist. Das Mädel hat sich aus meinen Gedichten bis über die Ohren in mich verliebt. In einer lustigen Gesellschaft wird sie damit aufgezozen. Scherzweise macht sie ein Gedicht, worin sie um mich förmlich anhält. Es ist aber natürlicher Weise kein Gedanke davon, daß das Ding gedruckt werden und in meine Hände gelangen soll. Gleichwohl geschieht dieß ohne ihr Wissen und Willen durch Jemand, der eine Abschrift dieses Gedichts zu erhaschen weiß. Ich fange diesen Winter durch an, mich nach Namen und übrigen Umständen der Verfasserin zu erkundigen. Alle Nachrichten lauten sehr vortheilhaft. Ich gerathe durch ein poetisches Gegenkompliment endlich selbst mit ihr in Brief-Wechsel; erhalte ihr Portrait, stimme den anfänglichen Scherz nach und nach in Ernst um, gebe ihr eine umständliche und getreue Schilderung meiner innern so wohl als äußern Umstände, reise endlich selbst in diesen OsterFerien nach Stuttgart, und die Sache ist richtig. Unmöglich ist mirs jetzt, die höchst sonderbaren Fügungen bei der ganzen Geschichte aus einander zu setzen, wodurch sie ein solches Ansehen gewinnt, daß entweder eine höhere unsichtbar leitende Hand im Spiele sein muß, oder wahrlich, es gibt all überall eine solche Hand nicht. Denn z. B. hätte ich, wie ich Anfangs vorhatte, meine Abreise nur um einen Post-Tag verspätet, so wäre wahrscheinlich aus der Sache nichts geworden; dann da lief ein Brief ein, der meiner Kinder wegen nichts geringeres als einen zierlichen und manierlichen Korb enthielt. Diesen Brief wartete ich nicht ab. Es mußte sich fügen, daß einer meiner Schwäbischen Kollagen, mit dem ich reisen wollte, wider Vernuthen eher abreisen mußte. Ich wollte durchaus noch nicht mit, er ließ aber nicht nach, bis er mich gleichsam bei den Ohren mit in den Wagen geschleppt hatte. Meine persönliche Gegenwart und die den spindelboimigen Apoll umstrahlende Lieblichkeit, gab der Sache n n eine ganz andere Wendung. Kurz, ich bin mit meinem Liebchen öffentlich und förmlich verlobt. Sie liebt mich und ich sie über alle Maße. Ihr Vater war ExpeditionsRath, und ist todt. Sie hat nur noch eine Mutter, die von ihren Renten lebt, und einen Bruder, der Württembergischer Officier ist. — Kurz, ich schmeichle mir, da

Mügdlein, wenn ichs, wie bald möglichst geschehen soll, auch — — — — werde, soll euern ganzen Beifall gewinnen, denn sie darf sich so wohl im Körperlichen, als Geistigen und Moralischen vor Meister und Gesellen sehen lassen. — — — —

Ueber die abermalige glückliche Entbindung deiner Frau freue ich mich herzlich, und verzeihe dir in brüderlichen Gnaden, daß du mir nichts davon gemeldet hast, du alter KinderHecker. Die Zeit wird lehren, wessen meine Apollonische Kraft in diesem Stücke noch fähig ist. So viel ist gewiß — — — — — denn das Mügdlein strotzt von Gesundheit, und ihr junges warmes Leben glüht von ihren Wangen.“

Den Einigen Nachrichten von den vornehmsten Lebensumständen Gottfried August Bürger's nebst einem Beitrage zur Charakteristik desselben. Vom Dr. und Prof. Ludw. Chph. Althof. Göttingen 1798. gr. 8. S. 72. zu Folge, holte nun Bürger seine Verlobte im Oktober desselben Jahrs (1790) als Gattin ab. — In einem Briefe, den er zu Anfange des J. 1792 an eben diesen Freund schrieb, den ich aber nicht mehr zur Hand habe, beklagt er sich nur kurz, daß sein „leichtsinziges, ungetreues Weib“ ihn verlassen habe. Vermöge des Scheidungs-Urtheils vom 31. März 1792 wurde sie übrigens mit Verlust des BrautSchatzes von ihm geschieden.

Ueber Gotthold Ephr. Lessing's Beiträge zu einem Teutschen Glossar.

Im III. Theile von Lessing's Leben, nebst seinem noch übrigen litterarischen Nachlasse. Berlin 1795. 8. sind unter andern Kollektaneen zur Teutschen Sprache auch Beiträge zu einem Teutschen Glossarium eingerückt, welche der Herausgeber, Prof. Geo. Gust. Füllborn in Breslau, strenger hätte mustern sollen, wenn er sie dem Publikum vorlegen wollte. Da Lessing sich aus dieser Sache eine eigene Beschäftigung gemacht zu haben scheint, so muß man sich wundern, wie er bei ziemlich bekannten Wörtern auf so manche unrichtige Erklärungen verfallen konnte. Hier sind einige Proben:

Andt. Das thut mir andt, soll heißen weh. Allein in Oberteutschland ist diese Redensart in einer ganz andern Bedeutung gewöhnlich, nämlich: Ich vermisse etwas ungerne. — Aucke, bufo, ist wohl nichts als ein Druckfehler für Unke, welche auch Haus-Schlange heißt. — Aufgestabter Eid heißt nicht ein aufgeschriebener Eid, sondern den man auf den Stab des Richters ablegt. — Begangenschaft. Ich zweifle sehr, daß dies Handel, Gewerbe bedente. Es bedentet sonst ein Verbrechen, eine Beleidigung. — Bill, das Unbill, indignatio, Unwillen, sagt Lessing. — Nichts

weniger. Bill ist Recht, Unbill, Unbild, Unrecht. Daher kommt noch unser billig, und das juristische Wort Unbilde. Auch das Weichbild muß daraus erklärt werden. Im Englischen ist noch die Bill. — Drehseln, wohlklingender und der Ableitung gemäßer als drechseln, sagt Lessing. Allein die Alten schrieben häufig h für ch, wenn sie gleich ch aussprachen. — Eichen heißt nicht messen, sondern ein Maß prüfen und berichtigen. — Gaufleute, Gauff heißt Spiel, goffo, und scheint einerlei zu sein mit Gauch. — Geißel, executor. Ein Geißelmahl (nicht obse), sagt Lessing. Geißel heißt allerdings obse, und Geißelmahl, das Mahl, welches der geben mußte, der Einlager hielt. — Glenz, der Lenz (also von Glanz?), sagt Lessing. — Antwort: Nein; sondern von lenen, leinen, aufthauen: denn im Frühlinge thaut die Erde auf. & wird öfter vor l gesetzt: wie in Glimpf für Lämpf, gleich für leich, Engl. like. — Herbst, möchte eher bedeuten, die Weinlese halten, als ernten. — Kemnate, heißt nicht ein Zimmer, eine Kammer, sondern ein Gebäude von Stein. Es ist Slavischen Ursprungs. — MilchZins hieß die Auflage auf Frauenhäuser, Bordelle, praestatio annua meretricum, schwerlich aber die Abgabe der Priester, die sich Mädchen hielten. — Samiren, was sind das für Instrumente? — Ich glaube es sind keine Instrumente, sondern Samiren heißt wohl psalmiren, singen. Zitterlen, Fidlen, Samiren, sind lauter Zeitwörter. Die beiden ersten gehen vielleicht auf Instrumental- das letzte auf VokalMusik. — Schnaphan, ein Petit-Maitre. — Ich zweifle: Schnaphanen sind Diebe, Räuber; besonders abgedankte Soldaten, Marodeurs, die auf Raub und Beute ausgehen. — Strelen, streicheln. — Ist nicht die richtigste Erklärung. Das Haar strelen ist noch in Oberteutschland gebräuchlich. Das Striegeln der Thiere kommt davon her. — Tagen heißt nicht schweigen, sondern verweilen, warten. — Thädigen, schwatzen. Sie thädigt ihn ins Bett, heißt: Sie stellt ihn zufrieden, und beredet ihn, daß er zu Bette geht. — Unehe, ist nicht alle Mal concubinitas, sondern oft Streit unter EheLeuten. — Ob dem Scholder sitzen, soll nach S. 220 heißen, auf dem Schuld-Thurne sitzen. Es heißt: bei dem Spiel sitzen. Daß Weidlich bonae indolis heiße, zweifle ich. Es heiße sehr, im hohen Grade, hurtig. — Widt, Strang, Strick. Mit der Wide richten, heißt einen hängen: aber Wide, Wite, heißt das Holz: denn das Hängen geschah an einem Baum. — Wirsch wird durch freundlich erklärt. Es ist aber ganz einerlei mit dem folgenden Würse, Englisch Wors, schlimm, übel. — Seine Eier haben zwei Dotter, ist S. 243 unrichtig von einem Glücklichen erklärt. Es bedentet vielmehr: Seine Sachen hält er für besser, schöner, als die Sachen anderer Leute.